

aisse passer la neige qui s'entasse à l'intérieur ; retiré dans la forêt, au milieu des arbres, il se trouve peu éloigné de l'endroit où la route qui va de Saint-N... à R... et qui change alors de direction, se croise avec le chemin qui mène à V...

C'est dans cette triste cabane que nous retrouvons inconnu que nous venons de laisser sur le chemin de la forêt. Assis sur un banc qu'il a trouvé là et la tête dans les mains, il semble réfléchir profondément. De temps en temps, il se lève, regarde au dehors si personne ne s'avance sur la grand'route, puis revient s'asseoir ; au moindre bruit, il tressaille et prête l'oreille.

Quel est donc cet être étrange ? Nous venons de le voir parmi les ruines d'un château—du château qu'il a habité avec son épouse, durant de longues années au milieu du bonheur, de l'amour et de la paix. Il se trouvait heureux. Toujours le succès, la prospérité l'avaient suivi ; il était riche et occupait un poste important dans le gouvernement de son pays. Mais le bonheur est de courte durée ici-bas, et notre héros devait s'en apercevoir bientôt, hélas ! et d'une manière bien cruelle.

Un de ses mortels ennemis qui occupait une place plus importante encore que lui dans le gouvernement, après lui avoir ravi son fils unique à peine âgé de deux ans et avoir ainsi brisé le cœur du pauvre père, l'accusa d'un certain complot et malgré son innocence parvint à le faire condamner à l'exil. Et pour comble

de malheur, avant de partir pour l'étranger, le malheureux eut la douleur de voir son château incendié et sa femme mourir de chagrin.

C'en était fait de son bonheur !

Il partit pour l'exil. Dire tout ce qu'il y souffrit serait impossible. Et maintenant, déguisé et sous un faux nom, il revenait dans son pays après sept longues années qui n'avaient point encore adouci la plaie saignante faite à son cœur...

Cependant, au cours de ces sept années, il avait beaucoup plus perdu qu'avant son départ pour l'exil. Il avait vu mourir sa femme, disparaître son enfant, anéantir son château : qu'était-ce cela, en comparaison de l'honneur, des principes, tout, jusqu'à la conscience qu'il sacrifia pour se procurer les moyens d'exécuter la vengeance méditée contre son ennemi ?

Il ne conservait qu'un souvenir de son bonheur envolé. C'était un portrait de son épouse ; il aimait à le revoir souvent. C'était devant ce portrait, qui lui rappelait tant de jours heureux, qu'il répétait son serment et jurait la mort de l'auteur de ses maux.

Et cependant, parfois, se rappelant la douceur, la bonté de celle dont cette miniature reproduisait les traits, il se sentait pris de désirs de pardon, d'abandon à la volonté de Dieu, désirs qu'il refoulait bien vite au fond de son cœur. Ces lèvres, immobiles sur le papier, par le souvenir il les revoyait au moment où la mort

allait les glacer pour jamais, s'animer et murmurer : "Pardonne à celui qui a fait notre malheur comme je lui pardonne moi-même !"

Et, malgré tout, telle était sa rancune, telle était la haine que le démon lui soufflait au cœur, qu'il ne pensa plus qu'à sa vengeance et aux moyens de l'exécuter.

Et tout à l'heure, nous venons de le voir au milieu des ruines de son château incendié afin d'y raviver sa haine à la vue des pans de mur prêts à tomber, seuls restes de sa belle demeure d'autrefois ; puis, au coup de onze heures, s'engager dans la grand'route pour se rendre à la cabane où il se trouve maintenant et y attendre son ennemi qui doit passer là, revenant du village voisin.

Minuit approchait.

Dans le réduit solitaire, l'homme dont nous venons de raconter brièvement l'histoire, toujours dans la même position, songeait toujours. Au dehors, le vent soufflant avec rage, amoncelait la neige auprès des haies, au pied des gros arbres dont il faisait craquer les branches avec un bruit sinistre. Dans le ciel glacé, la lune, dont les nuages voilaient à tout moment la face, ne jetait plus qu'une pâle lueur.

Soudain, l'homme releva la tête et tira de son vêtement le portrait chéri. Il poussa un soupir et des larmes mouillèrent sa paupière.

—Ma fidèle compagne, dit-il, ô toi avec qui j'écoulai des heures si heureuses, fallait-il que notre bonheur



A travers le monde. — En Turquie : Adrinople

fût si tôt brisé !... Aujourd'hui, au cimetière, j'ai visité le tombeau où tu dors déjà depuis sept longues années. En entrant dans ce champ funèbre où jamais je n'étais allé depuis le jour où je t'y accompagnai pour la dernière fois, de quelles pensées fut frappé mon esprit ! Sur ton tombeau que pas une fleur n'ornait, que de larmes j'ai répandues, en secret—oui, en secret, car dans ce pays qui se pique d'une si grande civilisation, on ne permet pas même à l'époux, si un jugement inique l'a banni de son pays, d'aller s'agenouiller sur le tombeau de son épouse et d'y pleurer !

"Comme tu dois souffrir, dans ta froide tombe, par cette nuit glaciale ! Comme tu dois avoir changé, depuis sept ans ! Ton corps, jadis si beau, est maintenant méconnaissable et bientôt peut-être tu ne seras que poussière !..."

"Ah ! une personne est responsable de tous ces maux et sans cette personne, tu vivrais !... Mais je l'attends ici et je serai ton vengeur !... Dussé-je périr, cet homme mourra... et il mourra de ma main !..."

Il contempla encore une fois les traits aimés de son épouse reproduits sur le papier et dans un sanglot, il répéta :

—Oui, je serai ton vengeur !...

Puis, remettant le portrait dans son habit, il se leva.

—Ah ! quand je songe à tout ce que j'ai perdu...

Il laissa retomber ses bras dans un mouvement de désespoir.

—Hélas ! Ah ! oui, je le jure par ma tête, il mourra, je lui plongerai ce poignard dans le cœur ou bien...

Il fut interrompu par les douze coups de minuit qui vibrèrent au loin.

—Minuit ! De minuit à une heure, il passera ici, j'en suis certain ; je suis bien renseigné. Observons !

Il se dirigea vers la porte et regarda au dehors, sur la grand'route. Sa main droite, cachée sous son vêtement, pressait un poignard...

JULES F.

(Lz fin au prochain numéro)

EN TURQUIE : ANDRINOPLE

(Voir gravure)

Au milieu des bosquets de cyprès et de jardins de roses, *Adrianople* ou *Andrinople*, que les Turcs nomment *Edrineh*, la seconde résidence du Sultan, élève ses nombreux minarets ; cette ville de 150.000 habitants occupe une position centrale sur l'*Hebrus*, à l'endroit où ce fleuve, ayant déjà réuni plusieurs de ses rivières tributaires, se tourne brusquement au sud et descend du plateau central.

La *Maritza*, c'est son nom moderne, coule sur un terrain sablonneux ; l'*Arda*, venant de l'ouest, sur un sol rocailleux, et le *Tundja* sur des terres meubles ; fortement encaissées, ces rivières pourtant débordent dans l'hiver. Ces indices d'un géographe turc ne font que rendre plus visibles les ténèbres qui enveloppent la géographie moderne de la Thrace, pays riche en vignobles, en blés et en bois ; pays dont les monta-

gnes, selon les anciens, sont les plus belles du monde ; mais nous ne connaissons que cinq ou six grandes routes, outre le chemin de fer.

Andrinople est environnée de murailles percées de onze portes. Elle a une citadelle composée de quatre grosses tours rondes, et de douze autres moins fortes.

L'arsenal est au milieu de cette citadelle. Les différents quartiers de la ville communiquent entre eux par 13 ponts jetés sur la *Tun-ja* et l'*Arda*. Les Russes en prirent possession en 1829. Ses édifices les plus remarquables sont la mosquée de Sélim, regardée comme le plus magnifique temple de l'islamisme ; celle de Bajazet II, et celle de Mourad II ; le bazar d'Ali-Pacha, et l'*Eski-Seraï*, l'ancien palais des sultans. La hauteur de la coupole de la mosquée du Sultan Sélim, celle des voûtes latérales, la majesté des arcades, le grandiose des quatre minarets, la régularité de l'ensemble, la propreté entretenue dans toutes les parties de ce magnifique édifice, excitent vivement l'attention des voyageurs.

L'*Eski-Seraï* (vieux sérail) est un monument qui date de l'an 1350. Les plafonds dorés des appartements, les ornements dans le goût persan, les bains de marbre blanc, les murailles chargées d'arabesques peintes à fresques, sont des vestiges remarquables du luxe des premiers empereurs turcs.

La prière, c'est le soupirail par où le prisonnier reçoit un peu d'air et de lumière.—JEANNE DOMPIERRE.